

**INSTALLATION.** AUTRICHE, CHINE, NOUVELLE-ZÉLANDE: LES PROJECTIONS DE L'ARTISTE AMÉRICAIN TONY OURSLER FONT LE TOUR DU MONDE.

## Vertiges de Tony Oursler

« **E**st-ce que tu as bien éteint la lumière ? » C'est une question bête, mais elle déclenche chez l'artiste américain Tony Oursler une cascade d'images et de projections qui a transformé la Kunsthaus de Bregenz en Autriche (la KUB) en un vaisseau tridimensionnel. Le public s'y confondait avec son propre reflet, en une maison d'Alice où les détails devenaient gigantesques et la totalité se perdait dans l'infiniment minuscule.

Baptisée *Lock, 2, 4, 6*, l'exposition qui a pris fin le 17 janvier mérite qu'on y revienne. Fêtée à la galerie Faurschou de Pékin qui présente jusqu'à fin mai des installations des années 1990 à nos jours, Oursler est certainement l'un des artistes les plus bizarres de sa génération. Il s'est distingué par son concept de « sculpture-écran », où des visages aliénés, contraints dans des monologues absurdes, sont projetés sur des objets, des poupées, de la fumée, et tout genre de support inattendu. À Bregenz,

il a transformé le bâtiment en une boîte mentale qui recérait ce qui est souvent grotesque et effrayant chez lui : l'indistinct.

### Contrôler l'esprit

Pendant quatre mois, la KUB lui a réservé tout son espace intérieur et extérieur. À quoi ça ressemble, un lieu investi par Oursler ? Les trois étages sont connectés par des images Internet et un bruitage dérivé de tests psychiques où le son transmet les connexions entre les synapses du cerveau. Ils repré-

sentent trois conditions de l'existence contemporaine. Au dernier étage, le « *Remote Control* », on peut voir : une main qui appuie sur une télécommande et déclenche une série d'effets sans cause, un visage recouvert d'un coulis gélatineux vert fluorescent, une montre où l'aiguille des heures tourne à toute vitesse tandis que celle des minutes reste immobile, des diagrammes neurologiques, un chœur de cinq femmes qui questionne les spectateurs, et une immense bouteille qui verse un liquide coulant aux étages inférieurs. Le deuxième étage, le « *Contrôle tactile* », désigne la possession compulsive : doigts, organes sexuels, bouches, savon, briquets, portables (un chœur de drag queens commente : « *Vous n'avez jamais eu une belle image de vous-mêmes* »). Enfin, l'étage du « *Hors-contrôle* » : le hasard,



■ Exposition *Lock 2, 4, 6* à la Kunsthaus de Bregenz, vidéoprojection *Liquid*, 2008.



■ *Project for Land and Beach (MUD)*, 2008.

l'homéostasie, où tout s'écroule pour toujours recommencer. Des écrans où flottent une main qui gratte d'énormes *scratchcards*, un maçon bâtissant un mur en briques qui s'effondre, la plante d'un énorme pied qui se trouve là inerte, l'éclat d'une ampoule géante, les cris d'un chœur d'enfants.

Tout reflète l'accumulation technologique, dont le symbole est le téléphone portable, qu'Oursler définit ainsi : "un trou contaminant qui s'ouvre sur notre vie – l'horreur moderne : l'indifférencié." Ce portable est aussi le point de rencontre visuel entre l'artiste et David Lynch, exprimé dans une scène glaçante de *Lost Highway* montrant Mystery Man (Robert Blake) tendant le téléphone au protagoniste (Bill Pullman) et lui ordonnant d'appeler chez lui, où il dit se trouver au moment même où il lui parle, dans un temps et un lieu parallèles.

### Posséder le monde

Dans le projet vertigineux *Untitled Work for Transitional Landscape*, réalisé dans la Gibbs Farm à Auckland – grand parc qui accueille la collection d'art contemporain du mécène néo-zélandais Alan Gibbs –, les projections de fragments du corps sur le paysage donnent à l'humain une échelle planétaire. Une main géante caresse une colline pour ensuite tenter de la poignarder; un homme glisse sur une paroi de maquis où il ne trouve plus d'appui, et se transforme en crâne;

un tibia et une cage thoracique sont projetés sur la mer : autant de morceaux, de fragments, de débris humains qui désormais ne se rassemblent plus. La distance entre le monde et l'homme s'abolit, nous nous dispersons dans la nature au moment même où nos gestes essaient de la posséder. Nous sommes transparents, réduits à de pures projections sur une réalité devenue un écran, incapables d'avoir prise sur le monde extérieur.

Si Lynch est proche des circuits psychédéliques d'Oursler, c'est l'humanité désemparée de *Faces* de John Cassavetes qui revit dans le monde grimaçant de l'artiste, avec ces êtres qui, par l'alcool, la cigarette et le jeu (des drogues d'État selon Oursler) s'agitent pour ne reproduire que des stéréotypes. Le défilé des drag queens de l'installation autrichienne ressemble alors au cabaret grotesque de Mr Sophistication dans *Meurtre d'un bookmaker chinois* où une scène préfigure *Liquid*, la grande projection de la façade de Bregenz : une femme est étendue, sur sa bouche on verse un liquide – du whisky chez Cassavetes, un liquide rouge sang chez Oursler. Mais si le cinéma transforme les névroses en drames ou en hallucinations, Oursler les maintient fragmentées et subliminales pour mieux exprimer le malaise d'une époque qui a fait de la pathologie une source de stimulation collective.

Angela Maria Piga

© TONY OURSLER

LES FILMS DU PARADOXE présentent

# L'univers de Sharunas Bartas

en DVD VIDEO



## Bonus inédits :

Entretiens avec Sharunas Bartas filmés en 2010

Un portrait intime de Sharunas Bartas



Disponibles à la vente le 20 mai  
[www.dvdparadoxe.com](http://www.dvdparadoxe.com)

